

**Connaissance**  
de  
**L'INCONSCIENT**

**ANDRÉ GREEN**

**La folie  
privée**

**Psychanalyse  
des cas-limites**

**nrf**  
**Éditions Gallimard**













© *Éditions Gallimard, 1990.*



*Pour Jean-Luc et Danièle Donnet  
compagnons fiables des bons comme  
des mauvais jours qui ont vu la  
naissance de ces pages.*



## AVANT-PROPOS

*Les études ici recueillies ont un objet commun : elles traitent des rapports entre les névroses, fondement de la psychanalyse dite classique, et ce qu'on a appelé les « cas-limites ». A l'origine, les cas-limites désignaient une frange mal connue d'états « pseudonévrotiques » par quoi on entendait soit des psychoses camouflées ou des psychoses latentes, soit des états aux frontières de la psychose – en fait de la schizophrénie. On sait l'intérêt qu'ont suscité les études de la psychanalyse contemporaine sur ces formes cliniques fréquemment rencontrées sur les divans et souvent malencontreusement – autrement dit découvertes dans le transfert et non préalablement à l'indication d'analyse. En fait, depuis l'analyse – il faudrait dire les analyses – de l'Homme aux Loups, la psychanalyse devait s'ouvrir à cette extension de son champ incessamment étudiée depuis Freud et Ferenczi jusqu'à nos jours.*

*Cet ouvrage comprend nombre d'exposés généraux dont certains ont paru originellement en langue anglaise. Ils cherchent à dépasser la perspective purement clinique – encore qu'ils ne cessent de s'y référer – pour tenter de construire la théorie de cette catégorie de patients. D'autres études abordent des points plus limités, mettant en lumière certains aspects que l'on découvre dans des constellations plus singulières. Enfin, les dernières contributions traitent*

*des problèmes techniques soulevés par l'analyse de telles structures. L'ensemble se clôt par un questionnement sur le mal, car la destructivité est au cœur de ces organisations.*

*Il va de soi que les travaux rassemblés dans ce recueil portent leur âge signalé par la date de leur première parution. Je n'ai pas cru devoir camoufler leurs rides par un maquillage ou une opération rajeunissante, me bornant à des corrections de détail, de pure forme.*

*J'aimerais profiter de cette occasion pour exprimer à J.-B. Pontalis ma gratitude pour la patience dont il a fait preuve à de multiples reprises, non seulement à attendre mes textes mais à déchiffrer leur copie parfois impardonnablement surchargée et embrouillée. Il fallait sans doute qu'il fasse appel, pour mener la tâche à bien, à toute l'amitié qui s'est forgée entre nous au sein de la Nouvelle Revue de Psychanalyse.*

*Je précise enfin que le propos de ce livre est d'être aux cas limites ce qu'un ouvrage précédent, Narcissisme de vie, narcissisme de mort (Éd. de Minuit, 1983), était aux structures narcissiques. Il constitue donc avec ce dernier un ensemble articulé, reflétant le visage de la pratique analytique d'aujourd'hui et de la problématique contemporaine qui en découle. Il m'a semblé qu'il pouvait donner lieu à la réhabilitation du concept de folie pour désigner des états à la limite entre névrose et psychose.*

## INTRODUCTION

### *Le tournant des années folles*

La quarantaine d'années sur laquelle s'étend l'activité psychanalytique de Freud est marquée par une césure qui se situe presque en son milieu. On la désigne d'habitude sous le terme de « tournant de 1920 » sans toutefois rendre pleinement compte de ce qui a poussé Freud à prendre ce virage. Lorsqu'on a voulu exprimer son désaccord avec certaines des thèses qui ont caractérisé ce changement, on a attribué des raisons personnelles aux remaniements théoriques de Freud; c'est ainsi qu'on n'a pas manqué d'établir des relations entre la survenue de son cancer et ses hypothèses sur la pulsion de mort. J'agirai de même mais en sens exactement contraire. Je crois en effet que Freud a traversé une longue période d'interrogation qui l'a conduit, sous la pression des circonstances, à remanier et sa vision de l'appareil psychique et ses conceptions pathogéniques. Je situe cette période pendant la Première Guerre mondiale. A ce moment, Freud subit comme tout le monde les conséquences de l'état de guerre. Son activité professionnelle s'en trouve naturellement ralentie, il connaît l'angoisse commune liée au sort des êtres qui lui sont chers; ses fils sont au front et lui, qui n'a jamais été un fanatique du sentiment national, devient par la force des choses presque chauvin, en tout cas partisan. Et même si nous le savons hostile par principe à toute vision du monde, il me paraît clair qu'il n'a pu à cette époque conserver la sérénité et le recul dont il faisait

habituellement preuve. Si fortement ancré qu'il fût dans sa méthode d'analyse et toujours soucieux d'accorder la première place aux phénomènes inconscients, sa participation comme témoin à cette guerre, à ce meurtre collectif perpétré sur elles-mêmes par des nations des plus civilisées, le conduisit, à son corps défendant, à modifier ses vues sur le fonctionnement psychique. On voit qu'il est difficile ici de se référer à cette expérience en termes simplement biographiques, car c'est bien d'une expérience subjective qu'il s'agit mais celle-ci n'est pas qu'un événement personnel. Encore faut-il ajouter que la guerre n'est pas un événement historique comme un autre. Le « phénomène-guerre », pour parler comme Gaston Bouthoul, pose à l'esprit humain son énigme la plus fondamentale. Qu'est-ce qui pousse les hommes, non seulement à s'entre-tuer, mais encore à s'infliger des blessures qui les font souffrir toute leur vie durant et en font des invalides ?

J'ai la conviction profonde que ce sont les effets différés de cette expérience qui expliquent, mieux que tout autre facteur, ce qu'on pourrait appeler la deuxième révolution psychanalytique du Freud des années 20. Rien d'impulsif cependant dans ce tournant qui a tant surpris les siens, au contraire, la période de la guerre est plutôt consacrée, par les loisirs forcés qu'elle laisse à Freud, à récapituler, réexaminer ou approfondir les idées antérieures. La *Métapsychologie*, les *Conférences d'introduction à la psychanalyse* sont des œuvres nées de cette relative oisiveté. Le travail sur l'Homme aux Loups aussi. Cette dernière étude est, comme malgré elle, prophétique de l'avenir de la clinique psychanalytique. Des cinq psychanalyses exposées par Freud, c'est indéniablement celle qui intéresse le plus l'analyste d'aujourd'hui et c'est, il faut bien le dire aussi, celle où la perspicacité et l'acuité analytique de Freud contrastent avec la minceur du résultat, pour ne pas dire l'échec de la cure. A cette époque, quelques signes annoncent qu'il va se passer quelque chose, sans qu'on puisse prévoir exactement quoi : ainsi de *L'Inquiétante Étrangeté*, un titre qui est à soi seul un programme.

C'est donc une fois la guerre finie et la pleine activité analytique retrouvée que la longue latence – mais combien active souterrainement – libère les pensées qu'elle a tenues en silence, ou qui ont « travaillé » l'inconscient. C'est le début d'un renouveau dont le premier surgeon fut *Au-delà du principe de plaisir*. La guerre n'y est pas tout à fait absente puisque l'un des arguments invoqués par Freud est précisément la névrose traumatique. Mais, comme toujours chez lui, l'expérience ne sert que d'incitation à la réflexion. Et si, une fois la guerre terminée, la paix le fait accoucher de la pulsion de mort, c'est probablement parce qu'il se rend à l'évidence, réflexion faite, qu'il manque à sa théorie un rouage capital qu'il n'a pas bien perçu ou qu'il n'a interprété que de manière insuffisante. A ce titre, cela n'est pas très différent de l'innovation théorique qui a précédé la pulsion de mort, à savoir le narcissisme, Freud n'ayant pris conscience que tardivement d'un destin de la libido auquel il n'avait pas accordé l'importance qu'il mérite.

Quel rapport autre que d'analogie superficielle peut-on établir entre la guerre comme entreprise collective de mort et l'expérience clinique qui bute sur l'obstination à entretenir le conflit psychique pour expliquer l'hypothèse de la pulsion de mort? Quitte à se voir reprocher des comparaisons superficielles, risquons une hypothèse. Première raison : dans la guerre, chaque homme, parce qu'on l'y autorise, et même qu'on le lui demande, se livre à la plus sauvage et la plus meurtrière des agressions sur d'autres hommes qui sont ses semblables, mais séparés de lui par ce qu'on pourrait appeler de « petites différences ». Cette entreprise peut se justifier, chez chacun, par la nécessité de préserver sa propre vie (ou de défendre sa patrie) face à l'agression de celui qui devient brusquement *l'ennemi* : même l'assaillant est en position d'autodéfense. La deuxième raison est, bien entendu, l'appétit de conquête, le désir d'accroître ses propres richesses en s'emparant de celles des autres. Autodéfense donc, mais aussi goût du lucre. Toutefois, on ne saurait affirmer que la guerre profite

au fantassin qui risque bien plus de perdre le peu qu'il a que de se retrouver enrichi au terme du combat (ce serait plutôt le cas de ceux qui restent à l'arrière). On s'étonne alors que l'on continue à faire la guerre avec le consentement de ceux, les plus nombreux, qui auront le plus à en pâtir. La paix que Freud connut s'appela l'entre-deux-guerres; elle dura à peine vingt et un ans. Elle prit fin à peu près en même temps que la vie de Freud. On pouvait prévoir la guerre qui lui fit suite depuis de nombreuses années déjà. Pourtant celle qui l'avait précédée et qui fut des plus meurtrières avait laissé un souvenir affreux. Il faut donc que des motivations non rationnelles expliquent l'abandon des délices de la paix pour les horreurs de la guerre.

Du côté de la clinique psychanalytique, l'expérience montre que la constitution d'une névrose, et surtout sa persistance malgré la thérapeutique, visent à entretenir un conflit psychique dont le patient est le premier à souffrir. Les bénéfices secondaires de la maladie, et même les bénéfices primaires, ne peuvent suffire à expliquer cette machination du masochisme qui s'accroît au détriment du plaisir de vivre. L'agressivité, le désir de souffrir, le repliement sur soi, la résistance aux efforts thérapeutiques en tous genres révèlent qu'ici l'état de guerre interne est préféré à la jouissance de l'objet. Il y a certes bien des degrés intermédiaires de sautés entre le masochisme de la réaction thérapeutique négative de l'individu et le consentement à la destruction programmée systématique et étendue jusqu'à la menace de disparition de l'espèce humaine. Cependant, il n'est pas interdit de faire écho à la question d'Einstein « *Warum Krieg?* » par une autre : « *Warum Krankheit?* ».

Au départ de l'œuvre de Freud, une opposition sépare, dans le champ des névroses, ce qui est de l'ordre de l'actuel et ce qui témoigne d'un rapport psychique transféré. Freud n'a abordé le cadre des névroses actuelles qu'au titre de catégorie démarquante. Il ne s'y intéresse guère dans la mesure où, dans les faits, les névroses actuelles appartiennent, somme toute, à la médecine. Et

1. « Pourquoi la guerre? », « Pourquoi la maladie? ».



c'est bien pourquoi, bien des années après, les psychosomaticiens y retourneront pour nourrir leur réflexion. Ce sont bien des névroses, mais elles ne sont pas pour autant des *psycho*-névroses, et c'est le « psycho » qui intéresse Freud. De la même manière, la sexualité avait retenu l'attention de ses contemporains qui en avaient déjà poussé l'étude assez loin, mais pas assez à son gré, puisqu'ils n'avaient pas pu forger l'idée de psychosexualité. Aussi, quand Freud prit son envol, misant tout sur la psychosexualité, il eut beaucoup de mal à en restreindre le champ autrement que par une limite territoriale. C'est à cela que répond la première théorie des pulsions qui divise celles-ci en pulsions d'auto-conservation et pulsions sexuelles. Remarquons qu'ici encore la démarcation, implicitement, est à mettre en parallèle avec la division névrose actuelle et psycho-névrose (de transfert). Autrement dit, et sans que Freud l'ait jamais dit lui-même, les pulsions d'auto-conservation seraient l'objet de la médecine. Et si elles entrent en conflit avec les pulsions sexuelles, c'est – la conception de l'étagage le confirme – que leur domaine s'arrête là où celui de la psychosexualité commence.

Le double marquage de la sexualité, par le « psycho » et par le transfert, est pour Freud à la fois ce qui fonde la psychanalyse et en est la condition de possibilité : il n'est d'analysable que du transféré. Une supposition est ici implicite : si l'on a affaire à du transféré, il y aura du transférable – c'est-à-dire encore du transfert. Grâce à la poursuite de ce processus de déplacement et de substitution, l'analyse pourra montrer la déviation qu'a subi le processus général de transfert (applicable aussi bien à la normalité et c'est la sublimation, qu'à la maladie et c'est alors le symptôme) et le remettre sur ses rails. Je ne prête pas ici à Freud un tel raisonnement : il est bien connu qu'il a considéré dans un premier temps le transfert comme un obstacle à l'analyse. Encore faut-il aussi admettre qu'il avait reconnu la fonction transférentielle, mais que cette reconnaissance ne fut que partielle, comme s'il avait pensé que le transfert était le symptôme créé par l'analyse. Il devait résoudre ulté-

rieurement la contradiction en admettant que le transfert était sans doute la croix du psychanalyste mais qu'il n'en était pas moins le moteur de la cure, son principal levier, ce qui ne l'empêche nullement de qualifier l'ensemble de ses manifestations de névrose de transfert, en écho avec la conception des psycho-névroses de transfert.

Il avait donc, en tâtonnant, établi le triptyque suivant : psycho-névrose de transfert, névrose de transfert, névrose infantile. Et c'est bien cette question-là qu'il s'efforça de traiter dans son travail sur l'Homme aux Loups dont l'objet est justement la démonstration de la névrose infantile, contrairement aux allégations de Jung qui voyait dans l'interprétation du passé une rationalisation du psychanalyste, préférant à l'hypothèse modeste des complexes infantiles la thèse grandiose des archétypes.

Pour Freud, il était essentiel de montrer la potentialité indéfiniment créatrice de la sexualité. Créatrice de la névrose, cela va de soi, mais aussi créatrice de la culture, seuls des accidents détournant son parcours ! Il semble que Freud, au début, eut beaucoup de mal à imaginer que le potentiel évolutif de la sexualité pouvait se trouver contrarié par autre chose que par le refoulement, d'où son inébranlable conviction que le refoulement était de nature purement psychique et, en ce sens, foncièrement différent de l'essence de la pulsion. La découverte tardive du narcissisme annonçait déjà les développements ultérieurs d'une portée beaucoup plus radicale. Cette introduction du narcissisme affirmait, sur les vues antérieures de Freud, quelque chose d'entièrement nouveau. Car, désormais, les vicissitudes de la libido, ses aberrations, ses fixations, ses blocages étaient attribuables à une problématique interne à la vie pulsionnelle qui engageait le Moi lui-même. La névrose était jusque-là une dénaturation de la sexualité, le négatif d'une perversion qui ne représentait qu'un arrêt rebelle à toute évolution. La perversion disait non au non que le refoulement opposait à la sexualité, le Moi ayant en ce dernier cas adhéré à l'interdit parental

avant d'introjecter celui-ci. Avec le narcissisme le conflit est entièrement interne à la libido qui se partage entre investissement d'objet et investissement du Moi.

Cette étape essentielle de la pensée de Freud, trop souvent considérée comme un intermède théorique, eut le mérite fondamental de compléter et de clarifier ce qui manquait à l'équation implicite psycho-transfert. Si transfert il y avait, celui-ci s'accomplissait maintenant, pour ainsi dire, à l'intérieur d'une monade, rendant compte de ses changements d'état. Pensons aux transformations de la pulsion enracinée à sa source dans le somatique – et quelle pulsion offre à l'appréhension un ancrage somatique aussi nettement différencié que la pulsion sexuelle? – s'épanouissant dans le désir avec toute la richesse de ses expressions psychiques. Au début de sa théorisation Freud fait certes jouer à l'objet un rôle non négligeable dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Mais, du fait même qu'il part du modèle de la perversion adulte, il est conduit à en minimiser le rôle, puisque la structure perverse implique presque nécessairement la contingence de l'objet tout entier sacrifié à la jouissance qui le voue à perdre sa singularité ou son individualité. Freud, en optant pour la perversion pour décrire un fonctionnement pulsionnel dégagé des effets du refoulement, s'appuyait, en fait, sur une organisation narcissique avant la lettre. Et c'est d'ailleurs l'existence de pervers narcissiques qui lui servira d'argument, entre autres, pour soutenir le concept de narcissisme. Lorsqu'il aborde incidemment l'amour – l'état amoureux – il fait sienne l'opinion commune qui y voit une courte folie, mais insiste sur un point : la surestimation de l'objet.

En somme, avant l'introduction du narcissisme, qui a l'avantage de mettre en lumière le problème « par défaut », Freud ne trouvait pas le moyen de parler adéquatement de l'objet autrement que dans sa part fantasmatique. Il est pris entre sa sous-estimation de l'objet dans la perversion et sa surestimation dans l'état amoureux. Le retour à l'objet est d'ailleurs antérieur à l'introduction du narcissisme dans la théorie, mais ce retour se

fait quand même sous les auspices d'une problématique narcissique : le deuil et ses rapports avec la mélancolie.

Quand bien même le narcissisme n'aurait été qu'une brève halte dans la spéculation de Freud, il aura eu l'avantage considérable de le contraindre à réévaluer ses conceptions sur l'objet et c'est là le fait théorique majeur des années 1914-1920, période de latence de l'introduction de la pulsion de mort. Freud en profitera pour diversifier considérablement les vicissitudes de l'objet en les mettant plus rigoureusement en relation avec les vicissitudes des pulsions. Cependant, malgré des développements théoriques d'un intérêt certain (nature narcissique de l'angoisse hypocondriaque, régression narcissique du Moi dans la psychose, identification du moi à l'objet perdu dans la mélancolie, invention du Surmoi et de l'Idéal du Moi, etc.), il semble bien que Freud ait toujours eu quelque réticence à trop mettre l'accent sur l'objet, comme s'il craignait de se trouver pris dans une alternative, un peu différente de celle de la perversion et de l'amour et qui serait ici la surestimation ou la sous-estimation de l'objet interne (et réciproquement pour l'objet externe). C'est d'ailleurs ce que se partageront Melanie Klein et Anna Freud, Hartmann volant au secours de cette dernière. A cette différence près, pour lui, que c'est sur le Moi que dérivera la théorie. Freud veillera toujours à ne jamais s'éloigner d'une base théorique qu'il tenait pour sûre : la primauté des pulsions.

C'est pourquoi l'abandon du narcissisme ou, plus exactement, le retour aux options fondamentales de Freud passera par la compulsion de répétition. Avec le dégagement de ce concept sont réaffirmés la quasi-autonomie du fonctionnement pulsionnel, son caractère rebelle à la liaison sous l'égide du Moi, le rôle pathogène de la pulsion lorsque les circonstances le favorisent. En fait, si Freud se méfie de tout glissement vers l'objet c'est qu'il redoute la régression de la théorie psychanalytique à une conception qui accorde trop à la conjoncture, au réel, à l'événementialité qu'il ressent comme autant de dangers susceptibles de diminuer la part de



**ANDRÉ GREEN**

## **La folie privée**

**Psychanalyse des cas-limites**

Dès 1975, dans un rapport qui fut date présenté au Congrès international de psychanalyse, André Green montrait comment la psychanalyse, tant dans sa théorie que dans sa pratique, ne pouvait plus se satisfaire du seul recours aux « modèles » freudiens. Ceux-ci ne permettent pas en effet de comprendre ce qu'on a appelé les cas-limites, pourtant de plus en plus fréquemment rencontrés dans la clinique de notre temps.

Ces cas se situent entre les névroses classiques et les psychoses avérées : à la frontière. Ils ne sont pas réductibles à une catégorie nosographique car « limite » désigne aussi le fait que la ligne fragile qui sépare le dehors et le dedans, le moi et l'autre, est mal assurée : de là une perturbation de l'identité personnelle, un douloureux sentiment de vide, une aspiration vers le rien. Il arrive qu'Œdipe cède la place à Hamlet...

A pathologie nouvelle, ou devenue plus évidente, doit répondre, chez l'analyste, une transformation de son mode de pensée. Psychanalystes, encore un effort !

Les onze études ici recueillies vont au-delà de la description des états-limites. Toutes inspirées par la riche expérience clinique de l'auteur comme par le souci d'intégrer dans une théorisation personnelle les grands courants de la psychanalyse contemporaine, elles se proposent de dévoiler ce qui est le plus souvent maintenu au secret : notre folie privée.



9 782070 720743



Extrait de la publication 90-IX A 72074 ISBN 2-07-072074-8